

RENCONTRE Claude Marthaler va avoir 60 ans. Il en a déjà passé plus de seize à sillonner la planète sur un vélo. Intitulé *Voyages sellestes*, le dernier livre du Genevois rend hommage aux montagnes qu'il aime tant.

Le cyclonaute ne se lasse pas de voir défilier le monde devant son guidon

Ils sont tous là, ou presque: six vélos alignés dans la pénombre de la cave de ce modeste immeuble genevois. Leurs cadres fatigués, le profil de leurs pneus érodé par les kilomètres, leurs sacoches burinées par le soleil de la Mauritanie et la pluie du Tadjikistan, leurs selles mille fois tannées racontent les distances avalées. À la fois engins et compagnons de voyage, royales bêtes de somme nourries de sueur et de poussière, ils ont porté Claude Marthaler dans ses périples autour du monde.

Comme un vélo qui ne tient en équilibre que tant qu'il roule, le Genevois semble ne jamais devoir s'arrêter. «Si les quatre murs de mon appartement étaient mon seul horizon, je mourrais!» La pluie tambourine sur les toits, dessine des reflets dans la rue qui s'étire sous les nuages. «Quand j'en ressens le besoin, je grimpe sur mon vélo et je pars, là, en direction du Jura,



Le cycliste que j'admire, ce n'est pas l'aventurier. C'est le cycliste du quotidien, qui pédale pour aller au travail ou faire ses courses.

souffle Claude Marthaler, les gouttes d'eau déglouinant de ses boucles grisonnantes sans parvenir à les dompter. Une fois en selle, je me dis que si je continuais tout droit, j'arriverais en Asie.» Un jour, il y a trente ans, c'est exactement ce qu'il a fait. Trois ans, 35 000 kilomètres et douze pays jusqu'à l'Himalaya. Puis il est reparti pour un tour du monde à la seule force des mollets, en sept ans. L'automne dernier, celui qui s'est baptisé du titre de «cyclonaute» pédalait encore sur la cordillère des Andes.

Se fondre dans le paysage

Peut-être est-ce de ce grand-père guide de montagne que Claude Marthaler a hérité son goût du récit. Dans son dixième livre tout juste paru, il raconte ses montagnes à lui, des Pamirs aux Rocheuses, avec leurs cols éreintants et leurs mauvaises routes. Le Genevois a toujours été attiré par les hauteurs. À vélo, à pied ou à peaux de phoque, il s'y réfugie loin du stratus et plus près d'un ciel auquel les religions prêtent tant de noms. Ses premiers voyages à vélo, le jeune homme les vit dans la campagne genevoise. Puis vient le temps des obligations. Sa maturité tout juste en poche, il séjourne en prison pour avoir refusé de servir dans l'armée. Il goûte aux études universitaires, devient éducateur spécialisé. «Ce que je voulais faire, c'était voyager à vélo. Mais personne ne te paie pour ça! Mes voyages, j'ai dû les financer à la sueur de mon front.»

Trois décennies et des millions de tours de roue plus tard, peu de choses ont changé. Ce sont ses livres, ses conférences, les articles qu'il signe pour plusieurs journaux qui paient le loyer de Claude Marthaler et lui permettent de se faire une place dans une société à laquelle il s'est souvent senti étranger. De quoi lui permettre de repartir se frotter au monde, sans jamais courir après les records. Juste pour le toucher du doigt. «Quand tu voyages à vélo, tu te fonds dans le paysage. Tu entends le vent, tu sens la pluie, tu dors tout contre la terre. Le vélo te force à faire halte dans des villages où personne ne s'arrête, crée la discussion, te remet à ta place, te rappelle que nous sommes tous de passage.» La vie, la mort, la douleur et le temps qui passe, des



© CLÉMENT GRANDJEAN

questionnements que Claude Marthaler aborde du ton de celui qui a connu son lot d'épreuves. La mort de son frère aîné, puis un grave accident de parapente sont autant d'électrochocs: dans la vie comme à vélo, l'itinéraire n'existe que pour évoluer au gré des intersections et des erreurs de parcours. «La seule chose en laquelle je crois, c'est le hasard, lâche-t-il dans un sourire. Je me fie à mon intuition. Dans les moments importants, tu n'as jamais le temps de réfléchir: un coup de foudre, ça n'a rien de planifié.»

L'art de disparaître

Le prétexte à cette philosophie, c'est le vélo. Objet de rêverie et de déplacement, il offre à son pilote le luxe du temps. Le luxe de disparaître sans laisser de traces, aussi. Avant l'arrivée des e-mails et de la géolocalisation, le cyclonaute n'est en contact avec ses proches que lorsqu'il croise un bureau de poste où il peut récupérer les lettres qui l'y attendent, les dévorer assis sur les marches, griffonner une réponse sur un genou ankylosé avant de reprendre la route. Alors qu'il pédale, comme il aime à le dire, «vers le sud de sa vie», Claude Marthaler n'a pas de regrets, même si ses choix ont fait de lui un solitaire.

SON UNIVERS

UN LIVRE

«**Le petit prince**» «Il traverse les âges et les frontières. Je pourrais le lire mille fois.»

UN OBJET

Le vélo «Facile! C'est un objet sacré. En selle, je siffle, je chante, je suis heureux.»

UN MORCEAU

«**El Viaje**», d'Astor Piazzolla «Ce tango est la bande originale du film du même nom, un classique.»

UN PLAT

Des pâtes «Elles constituent l'essentiel de mon régime en voyage... Par chance, j'adore ça!»

«Ce n'est pas que je recherche la solitude, mais peu de gens veulent me suivre dans mes expéditions.» Ses enfants, ce sont ses livres et ses projets, autant de manières de partager la flamme qui l'habite. Parmi eux, Festivélo, festival suisse du voyage à vélo fondé avec d'autres passionnés. Lui qui a traversé les terres les plus reculées de la planète, c'est vers le Luberon qu'il pédalera dès que la situation sanitaire le permettra: avec sa compagne, Martina Friemel, il est depuis peu propriétaire d'une bastide où ils entendent créer un lieu d'accueil pour cyclistes. L'heure de la sédentarisation aurait-elle sonné pour celui qui a toujours considéré que l'homme était un voyageur par essence? «Mes expéditions m'ont bien nourri, répond-il. Mais j'ai encore faim!» Il lance sa longue silhouette sur la selle et s'éloigne sous la pluie qui redouble d'intensité. Peut-être grimpera-t-il sur les contreforts du Jura ou sur le Salève tout proche, si c'est là que le mène le hasard des croisements. On ne le saura pas: il a pris soin d'oublier son téléphone portable sur la table de la cuisine. En 2020, on peut encore s'offrir le luxe de disparaître.

CLÉMENT GRANDJEAN ■

+ D'INFOS www.claudemarthaler.ch